

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 27 (1882)
Heft: 5

Artikel: La bataille de dreux et la tactique des régiments suisses au service de France [suite]
Autor: G.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-335924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXVII^e Année.

N^o 5.

15 Mai 1882

LA BATAILLE DE DREUX

et la tactique des régiments suisses
au service de France¹.

D'après une publication récente.

II

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'examen des complications politiques et religieuses qui avaient surgi en France sous les derniers Valois, ni même de faire le récit de toute la campagne de 1562; nous nous bornons à résumer très brièvement la part des Suisses à ces opérations.

En 1562, Charles IX, pressé par le soulèvement des Huguenots, s'adressait aux cantons catholiques et leur demandait la formation d'un régiment suisse; au mois de juin, une première levée de quinze enseignes partait pour la France sous le commandement du colonel Fröhlich, de Soleure, vieux soldat qui depuis quarante ans avait mis son épée au service du roi; à la fin de juillet, le régiment suisse rejoignait l'armée royale au camp de Blois, prenait part au siège de Bourges, puis se dirigeait sur la Normandie; il assistait à la prise de Rouen et rentrait enfin à Paris. Mais, en juillet déjà, les cantons catholiques étaient l'objet de nouvelles sollicitations du roi; un second détachement de huit enseignes se mettait en marche en octobre, et, après avoir soutenu quelques combats sur la Seine, se réunissait à Paris avec le premier vers la fin de novembre. Peu de temps après, le brave Fröhlich, empoisonné dans un repas, à ce que l'on dit, était enlevé à l'affection de ses camarades; son successeur, Gebhard Tammann, de Lucerne, ne devait exercer son commandement que peu de jours; il tomba glorieusement à la tête de son régiment sur le champ de bataille de Dreux.

L'armée des Huguenots, dirigée par le prince de Condé, s'était avancée jusque sous les murs de Paris; ses attaques ayant échoué, elle se mettait en retraite dans la direction du Sud, par Palaiseau, Limours et Saint-Arnoult; là, Condé se décidait à tenter de

¹ Voir notre précédente livraison.

rejoindre les Anglais en Normandie et remontait vers le nord-ouest par Ablis, Gallardon et Maintenon ; il passait l'Eure et se trouvait le soir du 17 décembre à Ormoy et Néron. Deux routes s'offraient au choix des Huguenots : celle de Châteauneuf-en-Thymerais, plus excentrique, permettait peut-être d'éviter une rencontre immédiate ; celle de Dreux, conduisant directement par la vallée de l'Eure sur la Seine inférieure, était plus menacée par l'armée royale dont les éclaireurs avaient été aperçus sur la rive gauche de l'Eure. On supposa que les royaux traverseraient l'Eure dans la journée du 18, et, dans le but de les écraser pendant qu'ils effectueraient leur passage, on marcha sur Dreux et Mézières-en-Drouais ; mais, durant tout le jour, l'ennemi resté contre toute attente sur la rive droite de la rivière ne se montra pas ; Condé rentra dans ses quartiers sans avoir envoyé des éclaireurs sur la rive opposée et sans faire surveiller les passages pendant la nuit ; il avait ainsi perdu toute l'avance qu'il avait encore sur l'armée royale. Le 19, les Huguenots se dirigeaient sur Tréon, lorsqu'à cinq kilomètres environ sur leur droite, ils virent l'ennemi rangé en bataille ; une marche de flanc devenait dangereuse, il fallait accepter le combat.

L'armée royale, sous les ordres du vieux connétable de Montmorency, avait quitté Paris le 11 décembre, sans nouvelles précises sur la direction de la retraite de Condé ; la marche sur la Normandie ne faisant plus l'objet d'un doute au bout de quelques jours, le connétable, arrivé dans les environs d'Etampes, s'efforçait d'atteindre Dreux le premier ; le 18, il était sur les bords de l'Eure et restait sur la rive droite, abrité derrière les villages de Mézières-en-Drouais, Sainte-Gemme et Cherisy ; pendant la nuit deux ponts sont jetés sur la rivière ; l'armée la traverse en silence, gravit les pentes qui conduisent sur le plateau et prend, sans être inquiétée, sa formation de combat près des villages de Luat et de Nuisement, menaçant la route que devaient suivre les Huguenots.

Le terrain que les troupes allaient se disputer avec acharnement est situé aux confins de la Beauce ; c'est un petit plateau affectant la forme d'un triangle limité à l'est par la vallée de l'Eure et à l'ouest par le vallon de la Blaise dont les eaux baignent les murs de Dreux ; cette petite ville est ainsi complètement en dehors du champ de bataille, aussi les relations suisses donnent-elles au combat le nom de bataille de Blainville, du nom du village où porta l'effort essentiel. Le plateau ne domine que

de 40 à 50 mètres les deux vallons qui l'enserrent, il s'élève insensiblement vers le sud et son prolongement va rejoindre les grandes plaines de la Beauce. Nulle part on ne remarque d'élévation accentuée ; le terrain n'est coupé que par de très légères dépressions dont l'une descend du sud au nord sur la Blaise et deux autres de l'ouest à l'est vers l'Eure ; le sol partout praticable à toutes les armes est couvert de champs cultivés ; il n'existe plus aujourd'hui que quelques bouquets de bois, mais à l'époque de la bataille, les forêts devaient s'étendre davantage au sud de Blainville. On remarque sur le plateau quatre localités habitées : au nord Nuisement et le Luat, au sud, l'Epinay et Blainville.

Nous suivrons essentiellement, dans la description du combat, l'ouvrage de M. de Segesser qui présente pour nous l'avantage de rapporter les récits des capitaines suisses et les comptes-rendus adressés à leurs cantons ; nous n'avons pas négligé le beau livre du duc d'Aumale sur l'histoire des princes de Condé ; enfin, nous avons voulu comparer ces récits modernes avec les autres relations contemporaines. ¹ Nous avons eu aussi à notre disposition quelques représentations graphiques : les cinq planches de Perrissin et Tortorel, qui représentent les principales péripéties du combat, et dont la III^e et la IV^e sont reproduites presque sans changement dans les Monuments de la monarchie française de Montfaucon. ² Notre carte n'est qu'un agrandissement de la carte du dépôt de la guerre ; elle représente la disposition des armées au moment où va se donner le premier choc ; les positions qui résultent des divers documents consultés ne sont, on le comprend, qu'à très approximations.

L'armée royale était forte de 18,000 hommes environ ; l'infanterie, essentiellement étrangère, comprenait 14 enseignes d'Espagnols, 11 enseignes de lansquenets allemands, 22 enseignes de Suisses et deux régiments français : l'un de Gascons à 22 compagnies, et l'autre de Bretons et de Picards à 17 compagnies. 2500 chevaux formaient tout l'effectif de la cavalerie. L'avant-garde était commandée par le maréchal de Saint-André, mais le duc de Guise en était le véritable chef ; le connétable de Montmorency,

¹ De Thou : *Histoire universelle* ; Davila : *Histoire des guerres civiles en France* ; les relations du duc de Guise, de Coligny, de Juan de Ayala et de Hernando de Campo, données dans les mémoires de Condé ; mémoires de Castelnau, etc.

² L'exemplaire des *Mémoires de Condé* que nous avons eu sous les yeux ne possède malheureusement pas le plan et la vue cavalière qui doivent y figurer.

général en chef de l'armée, était en même temps à la tête du gros.

L'armée des Huguenots n'était forte que de 13,000 combattants ; 8000 hommes d'infanterie et 5000 chevaux. L'avant-garde, commandée par Coligny, était beaucoup moins forte que le gros sous les ordres de Condé lui-même, mais la formation de combat adoptée ne correspondit point à l'ordre de marche.

L'armée royale avait pris, on l'a vu, une première position à Nuisement et Luat le 19 décembre au matin ; voyant Condé se préparer au combat, elle s'avança et vint occuper une nouvelle ligne entre l'Epinay et Blainville ; dans cette marche l'alignement ne put se maintenir, l'aile gauche avança sensiblement sur l'aile droite et le front présenta l'aspect d'une ligne brisée. Les mémoires de Michel de Castelnau et après lui le duc d'Aumale, attribuent cette rupture au fait que la nouvelle position était trop étroite pour que l'armée s'y déployât sur une ligne continue ; cette explication ne nous semble pas acceptable : il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que la première position est au contraire plus resserrée que la seconde ; l'aile gauche a pu s'avancer rapidement sur un terrain parfaitement découvert ; l'aile droite au contraire devait, pour gagner sa position, traverser le village de Nuisement et le petit vallon qui le sépare de l'Epinay, sa marche a dû être retardée par ces obstacles et peut-être par les vergers et les bouquets de bois qui avoisinaient l'Epinay. En définitive, l'armée se trouvait disposée dans l'ordre suivant : à l'extrême droite, s'appuyant à l'Epinay et protégés sur leur droite par une barricade de voitures, se placent les Espagnols au nombre de 2000 hommes ; puis en allant sur la gauche, 2000 Bretons et les 4000 lansquenets allemands : entre les Espagnols et les Bretons vient prendre place un corps de cavalerie du duc de Guise ; un autre corps de cavalerie de Saint-André sépare les Bretons des Allemands ; enfin un troisième corps de cavalerie, d'Aumale, forme la gauche de l'aile droite. Le gros, un peu plus en avant, comprend les Suisses, les Bretons à leur gauche, entre eux la cavalerie du connétable, et s'appuyant à Blainville la cavalerie légère de Sansac.

M. de Segesser place huit pièces de canon devant l'aile droite et quatorze devant l'aile gauche ; n'est-ce pas une erreur ? de Thou et toutes les représentations graphiques de la bataille renversent cette répartition. Chaque corps d'infanterie avait formé son carré ; nous savons que celui des Espagnols était de 58 hommes

de front sur 36 de profondeur ; celui des Suisses devait présenter environ 90 hommes de front sur 70 de profondeur, rangés en deux lignes de 11 enseignes chacune ; la première avec les contingents de Lucerne et des petits cantons, la seconde avec les troupes de Soleure, Fribourg, Zug, etc. Les cinq détachements de cavalerie répartis entre les carrés d'infanterie et à l'extrême gauche étaient probablement de même force, environ 500 chevaux. Le front de la position ne dépassait pas 2000 mètres.

Les Huguenots prirent position à 800 mètres environ de leurs adversaires ; Condé divisa son infanterie par nation en deux grands carrés de 4000 hommes chacun : les lansquenets allemands à l'aile droite, les Français à gauche ; la cavalerie de même fut répartie, mais sans distinguer la nationalité, en deux grandes masses de 2500 chevaux, placées sur les ailes : Condé la commandait à l'aile gauche, Coligny à l'aile droite ; en outre, on garda comme réserve un petit détachement sous les ordres de La Rochefoucauld. Des 6 pièces de canon que les Huguenots avaient avec eux, quatre seulement paraissent avoir été amenées sur le champ de bataille ; les gravures de Perrissin et de Tortorel nous en montrent cependant toujours cinq, placées à l'aile gauche.

Quel devait être le but stratégique à poursuivre dans la lutte qui allait s'engager ?

L'armée royale occupait une position essentiellement défensive et attendait l'ennemi pour arrêter sa marche sur Dreux et la Normandie. Condé, menacé sur son flanc droit, était presque forcé d'accepter la bataille, et la supériorité de sa cavalerie lui permettait d'espérer de forcer le passage. Son attaque principale devait se diriger sur le centre et l'aile gauche des catholiques ; un succès sur ce point ouvrait la route de Dreux, rejetait l'armée royale vers l'est, coupait sa base d'opération et sa ligne de retraite sur Paris ; un succès partiel sur l'aile droite du connétable n'aurait point été une victoire décisive, l'armée royale pouvait se maintenir sur le flanc droit des Huguenots, conserver sa ligne de retraite et arriver la première sur la Seine inférieure. La position de l'armée royale favorisait merveilleusement l'attaque sur le centre : en effet, le centre était représenté par les deux fortes masses de lansquenets et de Suisses, qui, par suite des circonstances ne se trouvaient plus sur la même ligne ; en se jetant sur les Suisses avec toutes ses forces, Condé pouvait les accabler sous le nombre, se tourner ensuite contre les lansquenets et séparer ainsi en deux tronçons l'armée ennemie. Ce but essentiel expli-

que, nous semble-t-il, la manœuvre du chef des Huguenots ; son insuccès est dû à la force insuffisante de l'aile gauche huguenotte et à la résistance opiniâtre du régiment suisse qui devint le pivot du mouvement offensif de l'aile droite des royaux. On comprend ainsi l'apparente inaction de Condé contre cette aile droite, qui a fait croire à quelques auteurs, et même au contemporain Davila, qu'elle n'avait pas été remarquée ; le général huguenot pouvait se tromper sur la force de ses adversaires à l'extrême droite, mais il n'ignorait pas les positions qui furent reconnues par sa cavalerie.

Ce n'est que vers une heure de l'après-midi que le combat s'engagea, sans être précédé d'escarmouches d'enfants perdus¹, mais introduit seulement par quelques volées de l'artillerie.

Le connétable avait donné aux Suisses l'ordre de marcher sur les lansquenets allemands qui leur faisaient face ; après avoir invoqué à genoux le secours de Dieu, cette masse imposante se met en mouvement ; le contact avec l'aile droite déjà défectueux se perd de plus en plus, et le flanc droit du régiment suisse est complètement à découvert sur une plaine favorable aux évolutions rapides de la cavalerie. Les projets de Condé sont servis à souhait : à la tête de ses 2500 chevaux, il s'était dirigé sur l'aile droite royale, moins pour l'attaquer que pour la reconnaître ; il passe devant ce front, essuie sans être arrêté le feu de l'artillerie et se jette sur l'angle du carré suisse ; il longe le flanc droit de ce carré, rencontre la cavalerie d'Aumale et la met en fuite. Les rangs des Suisses avaient été enfoncés sur leur flanc droit, mais l'ennemi n'avait pas pu poursuivre son succès ; les capitaines Abiberg et Fuchsberger étaient morts ; deux drapeaux étaient tombés, relevés aussitôt au hasard par les porte-enseigne de Fribourg et Soleure qui les avaient échangés. L'ordre se rétablit néanmoins ; mais, dès la première charge, la ligne de bataille de l'armée royale était forcée par le centre et les Suisses étaient séparés de l'aile droite.

Immédiatement, la cavalerie de Coligny s'était ébranlée ; elle chargeait le corps de cavalerie du connétable qui flanquait la gauche des Suisses ; cette troupe est mise en déroute. Enfin, la cavalerie de réserve de La Rochefoucauld s'était mise en mouvement à son tour ; pour faciliter l'attaque des lansquenets des Huguenots, elle charge les Suisses de front ; repoussée, elle se jette

¹ On en remarque cependant dans les représentations graphiques.

sur les Bretons déjà ébranlés par Coligny et les met en fuite, ainsi que la cavalerie légère de Sansac qui formait l'extrême gauche de l'armée royale. Le connétable qui essayait de rétablir le combat et de réunir ses cavaliers est blessé et fait prisonnier; les canons sont enlevés et l'aile gauche est en pleine retraite. Les Suisses restent isolés au milieu de la plaine, tandis que la cavalerie de Coligny, donnant la main derrière eux à celle de Condé, poursuit les fuyards, pousse jusqu'à Luat où avaient été laissés les bagages, et perd son temps au pillage. Pendant ces événements, l'aile droite était demeurée immobile et inactive en face de ce désastre.

Arrêtés par les attaques successives de la cavalerie, les Suisses allaient avoir à résister aux lansquenets qui venaient les aborder de front. Si, à ce moment de la journée, les lansquenets de l'armée huguenotte avaient agi avec décision, s'ils avaient été soutenus par la cavalerie, c'en était probablement fait de l'armée royale; les Suisses dispersés, l'aile droite aurait été accablée sous le nombre; la route de la Normandie était ouverte et les troupes royales voyaient leur ligne de retraite coupée.

Mais l'attaque des lansquenets fut complètement repoussée; au premier choc ils paraissent avoir lâché pied et s'être repliés en désordre après avoir perdu tous leurs drapeaux; les Suisses les poursuivent quelques centaines de pas, reprennent les huit canons enlevés; mais ce succès même risque d'avoir des conséquences désastreuses.

Les rangs s'étaient quelque peu rompus pendant la poursuite des lansquenets, et, dans la chaleur de l'action, on s'était avancé sans se rendre compte qu'on augmentait son isolement. La cavalerie huguenotte, qui s'était arrêtée vers Luat, y avait abandonné les pillards, s'était reformée et se disposait à prendre les Suisses à revers après avoir fait une démonstration contre l'aile droite.

Tammann, voyant alors le danger qui le menaçait, donna l'ordre de se replier; on se reforma à la hâte pour se rapprocher du corps des lansquenets, le plus proche soutien, et ce mouvement paraît s'être exécuté en bon ordre, d'après les rapports des capitaines suisses. Néanmoins, le choc des cavaliers de Condé sur le front postérieur du carré causa de grandes pertes aux contingents de Soleure et Fribourg, placés en seconde ligne et faisant front à l'ennemi; Gebhard Tammann tomba dans ce moment critique avant d'avoir vu la victoire des siens; le carré fut enfoncé et disloqué, les Suisses durent se former en petites masses qui

se défendirent même à coups de pierres, et si courageusement que la cavalerie fut obligée de lâcher prise.

L'intervention de l'aile droite allait du reste sauver les Suisses et décider du sort de la journée.

Le duc de Guise, le véritable chef de l'avant-garde, avait assisté impassible à la mêlée, malgré les sollicitations et les murmures de son entourage. Faut-il voir dans cette inaction le secret désir de faire constater l'incapacité du connétable et de s'attribuer à lui seul le gain d'une bataille si compromise ? On n'ose suspecter d'une aussi mesquine jalousie le héros de Metz, mais il faut reconnaître que cette longue attente prêtait à la critique. Il se décide enfin à agir : il fait opérer à toute l'aile droite restée intacte un mouvement à droite dont les Suisses forment le pivot ; la nouvelle ligne de bataille devient à peu près perpendiculaire à la première position occupée le matin. A la tête de sa cavalerie et des Espagnols, il marche contre l'infanterie française des huguenots dépourvue de soutien, la disperse facilement et s'empare de l'artillerie ennemie. Rejoignant ensuite le corps des cavaliers de St-André, il charge le flanc droit de la cavalerie huguenotte, et la presse vers Blainville, tandis que les lansquenets et les Gascons réunis maintenant aux Suisses secondent ce mouvement. Condé ne peut soutenir cette attaque ; malgré ses efforts il est entraîné par la fuite de ses reîtres allemands qui ne veulent retourner au combat qu'après avoir rechargé leurs longs pistolets. Bientôt, Condé tombe entre les mains de ses adversaires et sa troupe se réfugie en désordre derrière les bois qui avoisinent le village de Blainville.

La bataille était désormais perdue pour les huguenots après avoir été engagée sous les meilleurs auspices et avoir été signalée au début par un brillant succès ; l'infanterie est dispersée aux deux extrémités du champ de bataille ; il ne peut être question de rétablir le combat ; on ne peut songer qu'à sauver cette brave cavalerie, seul débris de l'armée. Coligny, resté seul, rétablit l'ordre parmi ses cavaliers, les rallie, se met à leur tête et débouche inopinément des bois qui le couvraient. La cavalerie royale, surprise par cette attaque imprévue, faiblit au premier choc ; St-André tombe mortellement frappé ; le feu des arquebusiers français dégage Guise, mais ne peut arrêter la charge furieuse des huguenots qui traversent les lignes ennemies à la hauteur de la position occupée par les vieilles bandes des Gascons. Grâce à cet

effort désespéré, l'honneur est sauf; Coligny peut se retirer sur Tréon et de là gagner Neuville où il établit son camp.

Depuis cinq heures environ on se battait sans relâche, la nuit était survenue et les troupes étaient épuisées; l'armée royale n'osa pas s'engager dans l'obscurité à la poursuite de Coligny.

Quoi qu'on ait dit du côté protestant, on ne peut contester la victoire des catholiques. Sans doute les royaux ne pouvaient consommer leur succès en écrasant la cavalerie ralliée par Coligny, mais ils restaient maîtres du champ de bataille, et, ce qui est plus décisif, le but stratégique était atteint : l'armée de Condé en déroute ou prisonnière s'était vu couper le chemin de la Normandie et ne pouvait rejoindre ses alliés étrangers sur la basse Seine.

D'autre part, la victoire était chèrement achetée; les contemporains exagèrent peut-être en portant les pertes des deux armées à 8000 ou 9000 morts, mais le nombre des blessés qui succombèrent est probablement très considérable. Les Suisses tombent sans doute dans un autre extrême en n'avouant que 300 hommes tués; parmi ces derniers ils comptaient leur colonel et 24 officiers, dont les cadavres, dépouillés de tous leurs vêtements pendant la nuit, furent enterrés le lendemain. Quelques semaines plus tard, le régiment semblait bien réduit au capitaine Cléry devant Orléans, et une levée de 2000 hommes était jugée nécessaire pour compléter les effectifs.

Si, en définitive, c'est à l'intervention du duc de Guise et de son avant-garde que les armes royales doivent leur succès, c'est aux Suisses qu'il faut attribuer les honneurs de la journée; leur ténacité seule empêcha les huguenots de poursuivre leur victoire au début et de se jeter avec toutes leurs forces réunies sur l'aile droite; à part certains protestants, tous les écrivains paient à nos ancêtres un juste tribut d'éloges : « Il ne se peult dire que gens » de guerre ayent jamais rien faict de mieulx », écrivait Charles IX aux Cantons.

Il y avait une ombre à ce tableau si flatteur : quelques Suisses, oubliant leur serment de mourir autour du drapeau qui partout rappelait la patrie, avaient lâchement abandonné leurs camarades. Bien des années après on se reprochait cette tache à l'honneur suisse, et l'on trouve sur ce fait des détails curieux dans certains procès d'injures instruits dans les cantons. A quel moment se produisit cette débandade? il est difficile de le préciser, mais il semblerait que ce fût à la suite de la première attaque de Condé,

au moment où l'on allait être attaqué par la cavalerie de la Rochefoucauld et les lansquenets. La gravure de Perrissin et Tortorel représentant la première charge, nous montre le carré suisse rompu et des fantassins s'enfuyant en arrière ; depuis la publication de son ouvrage, M. de Segesser a retrouvé aux archives de Berne une notice qu'il a bien voulu nous communiquer et qui confirme cette manière de voir : une lettre du capitaine d'Unterwald Melchior de Flue au gouvernement de Berne dit que 500 hommes environ furent séparés du carré suisse par les cavaliers noirs de Condé et contraints de se réfugier dans une forêt ; après la bataille, les Suisses refusèrent de reprendre dans leurs rangs ces soldats félons. Ne transformons pas cette couardise de quelques-uns en une fuite générale comme le font de Béze et Vieilleville qui n'assistaient pas au combat.

Telle fut la bataille de Dreux qui maintint la vieille réputation de l'infanterie suisse et restera l'une des belles pages de notre histoire militaire ; conservons l'enseignement donné par la conduite de nos ancêtres et souvenons-nous que la fermeté et le sang-froid d'un corps peuvent quelquefois réparer les défaillances des autres.

G. F.

DE LA FORTIFICATION DU CHAMP DE BATAILLE

CHAPITRE II

(Suite.)

Troisième Partie

a) *Mise en œuvre des travaux.*

Nous devrions, pour être complets, donner ici la distribution des outils, la marche du travail, le placement des travailleurs, indiquer la formation des ateliers, tant avec les grands qu'avec les petits outils, mais il nous semble que ce sont là des détails techniques que du reste chacun connaît plus ou moins. Il ne faut cependant pas croire que ces détails doivent ou puissent être laissés aux officiers du génie uniquement, car les travaux improvisés d'une étendue considérable et à faible profil sont égale-

CHAMP DE BATAILLE DE DREUX.

